



BALCH, David L. and OSIEK, Carolyn, *Families in the New Testament World. Households and House Churches*

Luc Chamberland

Volume 55, numéro 3, octobre 1999

Langage apophatique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/401265ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/401265ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chamberland, L. (1999). Compte rendu de [BALCH, David L. and OSIEK, Carolyn, *Families in the New Testament World. Households and House Churches*]. *Laval théologique et philosophique*, 55(3), 536–538.
<https://doi.org/10.7202/401265ar>

Parole de Dieu et l'administration légitime des sacrements. Mais le protestantisme réussira-t-il à se réconcilier avec lui-même ? Blaser doute des conditions pour y arriver, car le protestantisme manque du sens de l'Église et son ecclésiologie doit avant tout revaloriser la notion biblique de *koinonia*. Il ne reste donc qu'à apprendre à gérer l'incontournable diversité des confessions.

Éric Fuchs discute de l'avenir de la moralité protestante. Intimement liée à la modernité, l'éthique protestante a imprimé sa marque sur l'histoire de la société occidentale dans les domaines de la politique (modèle du sacerdoce universel des croyants et système de délégation), de l'économie (appréciation du travail et dépréciation de l'oisiveté), et de l'éthique personnelle (revalorisation de la vie conjugale et de la sexualité). Pourtant, ce sont dans ces trois domaines que la crise de la modernité est la plus visible aujourd'hui, avec la crise de la représentativité démocratique, la croissance du chômage et l'éclatement de la famille. Le projet éthique protestant est-il toujours adéquat ? se demande Fuchs. Oui, car tout en dénonçant les dérives éthiques de la modernité, la place d'une éthique religieuse est toujours de mise dans notre société pluraliste. Il conclut en affirmant : « Si le protestantisme néglige sa vocation éthique historique, il perdra, avec son âme, sa réalité sociale [...]. Je ne sais pas si la morale protestante a un avenir, je sais en revanche que le protestantisme n'aura pas d'avenir s'il néglige sa vocation éthique » (p. 105).

Le dernier article est celui de Bernard Reymond, « Demain les images », et traite brièvement de l'iconoclasme réformé à travers l'histoire et de son impact sur le culte protestant. Reymond décrit comment la modernité a permis un retour de l'image dans la réflexion de certains théologiens, tels Schleiermacher et Barth, alors que l'esthétique devenait un thème dominant de la philosophie occidentale. Devant l'ampleur du fétichisme de l'image dans la société contemporaine, faudrait-il que l'une des missions de la théologie protestante soit maintenant, « paradoxalement, de lutter pour la sauvegarde des images, en particulier des images figuratives qui gênaient tant nos prédécesseurs dans la foi réformée ? » demande Reymond (p. 131). Il croit que c'est là que pourrait se situer l'avenir de l'identité protestante.

La lecture de ce livre suscite beaucoup de réflexion et d'interrogations. L'ensemble des analyses socio-religieuses, historiques et théologiques des auteurs projettent une image décontenancée du protestantisme ; il est comme à la dérive, se cherchant non seulement une identité, mais aussi un rôle, une voie dans la société occidentale. De tous les textes de cet ouvrage, deux me semblent plus révélateurs d'indices sur l'avenir du protestantisme. L'analyse de Daniel Marguerat sur le rôle de la Bible dans l'identité protestante et la perte de l'immédiateté de Dieu dans les Écritures, résultant de l'utilisation de la méthode historico-critique dans son interprétation, est, je crois, au cœur même du problème identitaire du protestantisme, son talon d'Achille. La conclusion d'Érich Fuchs est aussi porteuse de sens ; le protestantisme aura un avenir seulement s'il met en pratique ce qu'il prêche. Mais a-t-il toujours quelque chose à prêcher ? La réponse à cette question est une grande lacune de cet excellent ouvrage.

Denis FORTIN
Andrews University, Berrien Springs, Michigan

Carolyn OSIEK, David L. BALCH, **Families in the New Testament World. Households and House Churches.** Louisville, Kentucky, Westminster John Knox Press (coll. « The Family, Religion and Culture »), 1997, x-334 p.

Cet excellent volume s'inscrit dans un projet de recherche de l'Université de Chicago ayant pour but de procurer une base scientifique solide au débat actuel sur la famille américaine au plan de ses dimensions sociale, théologique et historique. Le présent ouvrage de Carolyn Osiek, religieuse

catholique, et de David L. Balch, pasteur luthérien, se donne pour objectif de reconstruire le monde social dans lequel a émergé le christianisme et d'identifier les principales caractéristiques de ce nouveau mouvement religieux en insistant de façon plus particulière sur l'unité de base de la société de l'époque : la famille. La démarche est donc socio-historique puisqu'elle analyse de façon critique et systématise les informations sociales obtenues à partir d'une étude attentive des sources littéraires, épigraphiques et archéologiques du monde gréco-romain et du christianisme primitif. La perspective anthropologique adoptée par les deux auteurs permet au lecteur de prendre une distance par rapport à la réalité sociale du monde occidental contemporain afin de mieux comprendre la culture méditerranéenne au tournant de notre ère. Le caractère scientifique de ce volume n'enlève rien à sa clarté et à sa concision, ce qui le rend accessible à tout étudiant du premier cycle universitaire.

Le volume comporte deux parties d'inégale longueur. La première section, plus courte, offre une bonne synthèse sur l'environnement social de la famille gréco-romaine en faisant la distinction, au besoin, entre les particularités de la famille romaine et celles de la famille grecque. Le premier chapitre offre une description physique des maisons romaines, des maisons grecques et des *insulae* (ou immeubles à logements multiples), qui clarifie certains aspects de la vie sociale des gens de cette époque. Il est particulièrement intéressant de constater que les citoyens de l'Antiquité avaient peu ou pas d'intimité familiale puisque leurs résidences étaient un lieu public où le maître de maison menait ses affaires, entretenait ses relations sociales, divertissait ses amis lors de repas, et où les esclaves et les affranchis réalisaient la plus grande partie de leur travail. Le deuxième chapitre est susceptible de prolonger le choc culturel ressenti par le lecteur moderne alors qu'y sont présentées les constructions symboliques de l'honneur et de la honte, centrales pour les relations sociales de l'époque, ainsi que les rôles sociaux respectifs des hommes et des femmes. Le troisième chapitre complète ce tour d'horizon du monde méditerranéen en analysant le système de patronage, les relations hommes-femmes, l'éducation des enfants, l'institution de l'esclavage et la religion familiale.

La deuxième section constitue le cœur de l'ouvrage et elle met en relief comment le christianisme des deux premiers siècles s'est inséré dans le tissu social décrit dans la section précédente. Le quatrième chapitre précise le statut social des premiers chrétiens selon les statuts et ordres sociaux en vigueur à l'époque. Le « consensus » scientifique actuel sur l'hétérogénéité socio-économique des communautés chrétiennes pré-constantiniennes est ici adopté par les auteurs. Le cinquième chapitre analyse la prise de position du christianisme par rapport aux rôles sexuels et aux idéaux relatifs à la vie conjugale ou célibataire prisés par les Gréco-romains. Carolyn Osiek et David Balch prennent soin de distinguer les différences notables sur ces sujets perceptibles entre les écrits apostoliques et post-apostoliques. Il semble bien que les premiers documents chrétiens, en particulier les lettres pauliniennes, soient plus contre-culturels que les textes des deuxième et troisième siècles. Dans les documents primitifs, ceux du premier siècle, une plus grande place est accordée aux femmes dans la mission chrétienne, et la structure familiale apparaît plus égalitaire. Le sixième chapitre aborde la question de l'éducation en général et plus particulièrement de l'éducation de la foi. Après avoir traité du ministère de prophétie et d'enseignement ainsi que de l'éducation des enfants, les auteurs se portent sur l'étude du rôle des femmes dans une triple perspective, fort originale : 1) l'instruction domestique mère-fille, 2) la préparation des femmes au baptême et l'éducation de la foi des femmes par des femmes, 3) la formation à l'ascétisme dans des groupes plus tardifs au sein desquels les femmes étaient très actives. Le septième chapitre est consacré à la réaction chrétienne face à l'institution de l'esclavage. Cette pratique ne fut pas remise en question par les chrétiens des premières générations, mais leurs conceptions théologiques, en particulier dans les communautés pauliniennes, ont modifié la relation maître-esclave en accordant plus de considération à l'esclave que ne le faisait l'idéal traditionnel de la société gréco-romaine. Enfin, le huitième chapitre répond

au sous-titre du livre en étudiant la structure à la base de l'organisation communautaire chrétienne du premier siècle et de la première moitié du deuxième siècle : la « maison-église ». En effet, pour les premiers cent cinquante ans de leur histoire, les communautés chrétiennes se réunissaient presque uniquement dans des maisons de riches fidèles ou encore dans les petits appartements de membres moins bien nantis. C'est pour cette raison que l'hospitalité constituait une valeur chrétienne importante et que les patrons de groupes chrétiens ont joué un rôle social et communautaire de premier plan. L'apparition des *domus ecclesiae* (ou maisons complètement consacrées au culte chrétien) et la montée de l'épiscopat monarchique ont toutefois marqué le déclin du pouvoir des patrons des communautés locales.

Dans l'ensemble, ce livre répond bien aux objectifs qu'il s'est fixés et que j'ai mentionnés plus haut. Les auteurs font preuve d'une bonne connaissance des recherches socio-historiques réalisées sur le christianisme ancien, en particulier celles des trente dernières années, et leurs nombreuses références bibliographiques permettent de pousser plus loin l'étude des divers sujets abordés. Notons, enfin, qu'un glossaire des mots grecs et latins les plus utilisés ainsi qu'un index des sujets et des auteurs modernes et anciens facilitent la consultation de ce volume qui se veut un ouvrage de référence majeur en ce qui a trait à la dimension sociale et familiale des premières communautés chrétiennes.

Luc CHAMBERLAND
Université Laval, Québec

Pierre PIERRARD, **Louis Veillot**. *Témoignage d'Émile Poulat*, Paris, Beauchesne Éditeur (coll. « Politiques & Chrétiens », 12), 1998, 278 p.

Louis Veillot (1813-1883), quoique jamais politicien, a été une figure marquante, non seulement du catholicisme intransigeant et ultramontain, mais de la vie politique française sous le Second Empire et la Troisième République, ainsi que de la vie religieuse de son époque. Malgré cela, l'historiographie contemporaine ne faisait pas la part belle à ce géant du siècle passé. En effet, notre époque, comme les autres, refoule certains souvenirs qu'elle trouve embarrassants. Plus soucieuse de dialogue entre l'Église et la modernité, elle est gênée par ce personnage intransigeant qui a lutté toute sa vie pour la reconnaissance de la primauté des droits de l'Église sur tous les autres, en particulier ceux de l'État, surtout de cet État démocratique issu de la Révolution française. On préfère aujourd'hui oublier ce catholicisme de combat, celui de Pie IX et de Vatican I, celui de Joseph de Maistre et de Louis de Bonald, maîtres de Veillot. Pourtant, récemment, deux ouvrages, le présent et celui de Benoît Le Roux (*Louis Veillot, un homme, un combat*), ainsi que plusieurs articles depuis 1983, dont quelques-uns de P. Pierrard, remettent à l'avant-scène ce personnage qui appartenait aux brumes de l'histoire.

Le présent ouvrage, qui fait abondamment appel aux sources manuscrites et imprimées, est d'une construction très simple : dix courts chapitres qu'on aurait pu répartir en deux parties. La première aurait rassemblé les trois premiers chapitres. En effet, on trouve là un premier ensemble : l'homme Veillot (chap. 1), l'écrivain (chap. 2) et le journaliste (chap. 3). C'est une présentation du personnage qui nous aide à prendre conscience de sa dimension et de sa place dans l'histoire de son siècle. Six autres chapitres forment un deuxième ensemble : quelle politique (chap. 4), le parti de Dieu (chap. 5), le parti de l'Église (chap. 6), le parti du pape (chap. 7), le parti du peuple (chap. 8), le parti catholique (chap. 9). On a là un tout cohérent organisé et hiérarchisé autour des grands axes de la pensée politique de Veillot. Enfin, le chapitre 10, « Les dernières années », vient boucler la boucle. À cela, il faut ajouter deux morceaux qui échappent à la construction bipartite : un chapitre